THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1218



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Prisonniers (aux)
Français en Angleterre
—
Opéra en vaudeville.
par Bognon et Rebory.
—
an 6.

BIBLIOTECA

LES PRISONNIERS FRANÇAIS EN ANGLETERRE,

OPÉRA EN DEUX ACTES.

Représenté sur le théâtre des VARIÉTÉS, *Jardin Égalité, le* 19 *Germinal an* VI *de la République Française.*

Paroles de DOGNON et RÉBORY, musique de FOIGNET.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Prix, 15 sous.

A PARIS,

Chez CH. TUTOT, imprimeur, rue Neuve S.-Roch, N°. 155, et chez les marchands de Nouveautés.

AN VI.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VALCOUR, fils, officier Français, prisonnier.	XAVIER.
FLORIVAL.	CÉSAR.
VARTON, geolier dur et inhumain.	VÉNIER.
WILLIAMS, geolier en sous-ordre, sensible.	BONIOLI.
CLARICE, fille de Varton, aimant Florival.	Cnne. CAROLINE.
TALMOND, officier Anglais.	GALBOIS.
Milord SMITH, commandant Anglais.	DUBOIS.
UN AIDE-DE-CAMP anglais.	ALEXANDRE.
CAMPLEY, chef des conjurés anglais.	AMIEL.
LE GÉNÉRAL EN CHEF Français.	CRÉTU.
VALCOUR, père, officier Français.	DUMAIL.
UN OFFICIER Français.	VALIENNE.
DEUX SOLDATS anglais.	PERLET et DROUVILLE.
PRISONNIERS Français. GEOLIERS. CONJURÉS. SOLDATS Anglais et Français. HABITANS et HABITANTES de la ville.	Chœurs et Comparses.

La scène est en Angleterre.

Au premier Acte, dans une ville près la côte.

Au second Acte, sur la côte même, à quelque distance de la ville.

LES PRISONNIERS FRANÇAIS EN ANGLETERRE,

OPÉRA EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une prison obscure et basse ; à la droite sont les portes des cachots ; à gauche la porte du geolier, fermant, en dehors, par un verrou, celle des guichets au-dessus.

Le théâtre est éclairé par une lampe sépulchrale.

Plusieurs grouppes de prisonniers Français sont endormis.

L'action commence vers les onze heures de nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES PRISONNIERS *endormis*, VALCOUR *éveillé.*

VALCOUR. *Il considère attentivement ses camarades et gémit.*

Récitatif.

LE sommeil bienfaisant a fermé leurs paupières !
Qu'ils sont heureux ! un doux repos
Leur fait oublier leurs misères
Et l'horreur de ces noirs cachots.

Tout en ces lieux accroît notre souffrance ;
Sans vêtemens,
Sans alimens,
Et nous n'osons nous plaindre qu'en silence
De nos tourmens ;
Farouches ennemis, est-ce ainsi que la France
A traité vos soldats vaincus ?
Tremblez, nos cris sont entendus ;
Ils presseront le jour de la vengeance.

ROMANCE.

DEPUIS six mois en ces lieux je gémis,
Et je maudis à chaque instant la vie.
Je ne vois plus mon père, ma sophie,
Mon bras n'est plus utile à mon pays.
Tourmens affreux ! ah ! qui pourrait vous peindre !
Infortuné ! combien je suis à plaindre !

MALGRÉ mes maux j'ai conservé l'espoir ;
Lui seul soutient mon ame anéantie.
O mon pays, mon père, ma Sophie,
Si quelques jours je pouvais vous revoir !

(*Ici Florival se réveille et considère Valcour.*)

Transports heureux ! oh ! qui pourrait vous peindre !
Non, non, Valcour ne serait plus à plaindre !

FLORIVAL, *se levant.*

Je me doutais bien que c'était toi qui nous régalais d'une jérémiade ! Tu ne cesseras donc jamais de te lamenter ? Fais comme nous, morbleu, profite du

moment de repos que ces chiens d'Anglais veulent bien nous laisser prendre aujourd'hui, cela leur arrive si rarement! Va, mon cher Valcour, la journée est bien assez longue pour nous faire sentir tous nos maux.

VALCOUR.

Eh! comment goûter les douceurs du sommeil quand j'ai l'ame navrée, et par les souvenirs les plus amers, et par le spectacle déchirant de l'affreuse misère à laquelle nous sommes réduits? (*Lui montrant leurs camarades*). Regarde, Florival, regarde.

FLORIVAL, *avec satisfaction.*

Eh bien! ils dorment.... Peut-être, bercés par des songes agréables, ils revoient leur patrie, leurs parens, leurs amis. (*Avec force*). Peut-être pressent-ils sur leur cœur une épouse, une amante chérie. (*Parlant plus bas*). Mais ne hâtons pas le moment qui détruira l'illusion.

VALCOUR.

Puisse cette illusion consolante adoucir quelques instans leurs peines!... Hélas! elle n'approche jamais de mon cœur.... O mon père!... ô mon amie!

FLORIVAL.

Tu vas recommencer!... ne sois donc pas ingénieux à te tourmenter. C'est bien assez de nos peines sans nous en forger encore de chimériques.... D'ailleurs,

toutes ces plaintes peuvent-elles intervertir l'ordre de destinées ?...

VALCOUR.

Te voilà avec ton beau système du fatalisme !

FLORIVAL.

Eh ! mon ami, le bons sens de Jacques valait bien celui de son maître.

VALCOUR.

Tu vois tout en beau.

FLORIVAL.

Non, mais je suis résigné, et, grace au système que tu me reproches, je suis moins malheureux.... Prisonnier d'abord en Autriche, j'inspire une passion violente à une vieille femme, qui se fait une occupation sérieuse d'adoucir toutes mes peines, et que je trouve tout simple de laisser faire. Rendu à ma patrie, par échange, je reprends les armes, et pris par les Anglais, je suis conduit dans cette prison, dont le principal geolier, le farouche Varton, semble m'honorer d'une haine plus particulière....

VALCOUR.

Et dont la fille te dédommage par des sentimens qui ressemblent bien à de l'amour.

FLORIVAL.

C'est qu'il était écrit là haut que Clarice me dis-

tinguerait de mes camarades, comme il était écrit que le bon Williams nous aimerait tous également.

VALCOUR.

Quelle heureuse philosophie !

FLORIVAL.

C'est la bonne... Tiens, écoute-moi.

RONDEAU.

Le sort règle tout sur la terre,
Personne ne peut l'éviter.
Qu'il nous soit propice ou contraire,
Sachons gaîment le supporter.

N'écoutant rien que son courage,
Si, dans les horreurs des combats,
Un brave, en donnant le trépas,
Se voit réduit à l'esclavage ;
Il gémit, mais dans son malheur
Une voix répète en son cœur :

Le sort règle tout etc.

Si pour lui le cœur d'une belle,
Dans l'attente d'un doux retour,
S'émeut et s'enflamme d'amour ;
Si, mis en liberté par elle,
Le brave revoit son pays,
Il n'en est nullement surpris :

Car le sort meut tout etc.

VALCOUR.

Cette philosophie-là te prive de bien grandes jouissances.

FLORIVAL.

Mais elle émousse les traits de la douleur, et je crois que dans le cours de la vie le *béné* est en ma faveur..... Mais j'entends du bruit..... Ah! c'est ma petite geolière!

SCÈNE II.

LES PRECEDENS, CLARICE.

entrant par la première porte.

FLORIVAL.

COMMENT, vous à cette heure, ma chère Clarice!

CLARICE.

Je n'ai pas voulu laisser passer la nuit sans vous apporter des nouvelles consolantes. Mon père est absent, et je profite du moment..... Mais craignons d'éveiller vos camarades.

VALCOUR.

Oh oui! craignons de les éveiller.

CLARICE.

Les malheureux! ils dorment malgré le froid et

l'humidité de cette prison.... Voici d'abord un pain que j'ai pu prendre en cachette.... Voici aussi une feuille française, qui vous fera plaisir. (*Elle les donne à Valcour*).

VALCOUR.

Donnez.

CLARICE.

La voilà; mais écoutez-moi..... il s'est formé dans la ville un parti nombreux en votre faveur.

VALCOUR.

Est-il possible?

CLARICE.

On a tenté de séduire mon père pour parvenir jusqu'à vous.

FLORIVAL, *avec conviction.*

Et on a réussi.

CLARICE.

Hélas! non, la haine qu'il a pour votre nation a été plus forte que son amour pour l'argent, et il a juré de dénoncer au gouverneur les séducteurs s'il parvient à les connaître. (*Valcour commence à lire*). Quelle eût été ma joie si des ames compatissantes étaient parvenues à adoucir vos maux.

FLORIVAL.

Votre cœur est si généreux!... Ah! Clarice,

comment jamais reconnaître tout ce que vous faites pour nous ?

DUO.

CLARICE.

Chérissez, s'il se peut Clarice,
Gardez toujours son souvenir.

FLORIVAL.

Mon cœur, de notre bienfaitrice
Saura toujours se souvenir.

CLARICE.

Si le ciel à mes vœux propice
Pouvait exaucer mon desir !

FLORIVAL.

Quels sont donc les vœux de Clarice ?

CLARICE.

Ils ne pourront point s'accomplir.

FLORIVAL.

Parlez, parlez, je vous en prie,
Expliquez-vous, ô mon amie !

CLARICE, *à part.*

Son cœur ne peut me pressentir ;
Ah ! cachons lui bïen mon desir !

(*Haut.*)

Chérissez s'il se peut Clarice,
Gardez toujours son souvenir.

VALCOUR.

O mon ami, redoublons d'espérance,
Nos maux bientôt seront finis ;
Pour vous punir, barbares ennemis,
De toutes parts on s'arme en France.

FLORIVAL.

Du sort admire le pouvoir.

VALCOUR ET FLORIVAL.

O mon pays, je vais donc te revoir !
Venez troupes républicaines,
Venez, venez briser nos chaînes,
Arrachez-nous à ces cachots ;
Vos victoires seront certaines,
A votre tête est un héros.

CLARICE.

J'entends du bruit. Ciel ! on vient en ce lieu !
Peut-être c'est mon père ; adieu mes bons amis, adieu.

(*Elle rentre par la première porte.*)

VALCOUR, FLORIVAL.

Pour nous feignons de sommeiller.

(*Ils s'asseyent sur une pierre au côté opposé des portes des geoliers, et feignent de dormir*).

SCÈNE III.

LES PRISONNIERS, WILLIAMS, VARTON, GEOLIERS, SUBALTERNES, SOLDATS.

VARTON.

JE crois qu'en ces lieux on sommeille ;
Allons, allons qu'on se réveille.

WILLIAMS.

Ils dorment tous, pourquoi les réveiller.

VARTON.

N'est-ce pas-là notre ordonnance ;
La cour le veut, obéissons.
Tes beaux sentimens de clémence
Ne valent rien dans les prisons.
Allons, allons, qu'on les réveille.

GEOLIERS.

Allons, allons, qu'on se réveille.

PRISONNIERS, *s'éveillant.*

Laissez-nous, nous dormons.

GEOLIERS.

Allons, allons, qu'on se réveille.

PRISONNIERS.

Ainsi, qui nous réveille ?

WILLIAMS, *à part.*

Cruauté sans pareille !

VARTON, *à part, montrant Williams.*

Cet homme m'est suspect ;
Il faut que je le veille.

(*Aux geoliers*).

Comptez-les tous, sachons si le nombre est complet.

(*Les geoliers comptent les prisonniers un par un ; pendant ce tems, Williams cherche à faire des signes à Valcour et Florival, mais l'œil de Varton, toujours fixé sur lui, le contient et l'arrête*).

VARTON.

Eh bien ! le nombre est-il complet ?

WILLIAMS, *avec impatience.*

Oui le nombre est complet.

PRISONNIERS, *avec explosion.*

O Dieu, si ta justice veille....

VARTON.

Quoi ! vous vous révoltez ! mais je vous le conseille.
Soldats !

(*Les soldats couchent en joue les prisonniers*).

WILLIAMS, *à part.*

O ciel !

PRISONNIERS, *bas et d'un ton concentré.*

Barbare !

VARTON. (*Il les examine quelque tems, puis il fait signe aux soldats de porter l'arme ; ils obéissent*).

Ironiquement.

Allons, c'est à merveille ;
Je saurai bien vous contenir ;
Ne me forcez point à punir.

WILLIAMS, *bas en sortant.*

Sachez, sachez vous contenir.

VARTON, *sortant.*

Ne me forcez point à punir.

(*Ils sortent par la seconde porte*).

SCENE IV.

LES PRISONNIERS.

Ils restent quelque tems plongés dans une morne stupeur, puis, avec explosion, ils s'écrient :

O Dieu, si ta justice veille,
Punis, punis de tels forfaits ;
Que la foudre en tes mains se réveille,
Qu'elle écrase aujourd'hui les Anglais.

VALCOUR, FLORIVAL.

O mes amis redoublons d'espérance,
Nos maux bientôt seront finis.
Oui, pour punir ces cruels ennemis
De toutes parts on s'arme en France.

VALCOUR.

Nous serons arrachés à ces affreux cachots,
Les Français sont encore guidés par un héros.

LES PRISONNIERS.

O Dieu, si ta justice veille, etc.

SCENE

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, WILLIAMS.

WILLIAMS.

Mes amis, silence, courage et espérance.

VALCOUR.

Généreux Williams, à quel péril vous exposez-vous pour venir porter la consolation dans nos cœurs?

WILLIAMS.

Où serait le mérite de bien faire, s'il n'y avait quelque danger à courir? Mais ne perdons pas le tems en vains discours. Vos maux, mes amis, ne peuvent plus durer long-tems. On a de nouvelles certaines du départ des Français, et les immenses préparatifs de défense qu'on fait, la tyrannie qu'on exerce envers ceux qui paraissent pencher pour eux, font voir qu'on craint leur arrivée. Mais on a beau faire, la mesure est à son comble; que les Français paraissent, et de toutes parts on verra les Anglais secouer leurs chaînes et proclamer leur indépendance. . . . . Je vais vous amener quelques hommes qui brûlaient de vous consoler. Nos cœurs se sont entendus, et je leur ai promis. . . . . .

FLORIVAL.

Si Varton. . . . . .

WILLIAMS.

Il dort maintenant.

VALCOUR.

La garde. . . . . .

WILLIAMS.

Est occupée à boire et ne pense guère à nous. La nuit s'avance, il faut profiter du moment. . . . . Je vais introduire nos amis.

(*Il sort.*)

VALCOUR.

Veille sur eux, juste ciel, et seconde leurs projets généreux.

FLORIVAL.

Eh bien ! mon ami, reconnais-tu là la fatalité ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CAMPLEY, quatre CONJURÉS.

CAMPLEY *aux prisonniers.*

O vous dont le sort a trahi la vaillance, et qui gémissez dans des tourmens affreux, infortunés Français; vous voyez au milieu de vous des hommes dignes de votre estime, qui frémissent, en silence, de ne pouvoir vous rendre à votre patrie, mais qui

veulent, dussent-ils partager vos fers, venir adoucir vos souffrances.

VALCOUR.

Hommes généreux et sensibles !

CAMPLEY.

Recevez d'abord ces alimens. Recevez-les sans crainte ; nous sommes Anglais, il est vrai, mais l'humanité parle encore à nos cœurs, ne redoutez rien de nous.

FLORIVAL.

Nous acceptons avec reconnaissance.

CAMPLEY.

Bientôt vous saurez mieux nous connaître. Vos phalanges libératrices viennent briser vos fers et les nôtres. Elles trouveront nombre d'amis qui sauront mériter leurs bienfaits en vous aidant d'abord à sortir de ces cachots, et en vous recueillant en des lieux sûrs. Recevez, malheureux français, la promesse solemnelle que nous vous en faisons ici, au nom des Anglais, dont je remets la liste en vos mains.

(*Il donne une liste à Valcour, qui la serre sur-le-champ dans son sein*).

SCENE VII.

LES PRÉCEDENS *sur l'avant-scène*; VARTON, TALMOND, GEOLIERS SUBALTERNES; SOLDATS *entrant par la deuxième porte.*

Finale.

CAMPLEY, *bas aux prisonniers.*

Ecoutez en silence
Quels sont pour vous tous nos projets;
Sur-tout de la prudence,
Ne trahissons pas nos secrets.

VARTON, *aux soldats et à Talmond.*

Avançons en silence,
De ce complot je me doutais;
Sur-tout de la prudence
Pour pénétrer tous leurs secrets.

CAMPLEY, WILLIAMS.

Pour s'échapper sous cette voûte
Il est une secrette route;
Il faut s'y frayer un accès
Et nous répondons du succès.

FRANÇAIS.

Il faut, amis, sous cette voûte,
Demain nous frayer une route.

VARTON, TALMOND, *à mi-voix.*

On médite une évasion,
Amis, c'est une trahison.

WILLIAMS, *appercevant Varton.*

O ciel ! on nous écoute,
Nous sommes tous perdus.

VARTON.

Tremblez ! vos projets sont connus.

TALMOND.

Soldats, saisissez les coupables.

(*Les soldats s'emparent des conjurés*).

PRISONNIERS CONJURÉS.

O ciel ! servirais-tu ces monstres exécrables ?
Non, leurs forfaits lasseront ta bonté.

TALMOND.

Enchaînez tous ces misérables,
Qu'aucun d'eux ne soit excepté.

(*Les geoliers donnent des fers aux conjurés.*)

PRISONNIERS, *faisant un pas vers les conjurés.*

Quels excès d'inhumanité,
Grand Dieu, jette sur nous des regards favorables.

TALMOND.

Contenez ces misérables.

(*Les soldats présentent la bayonnette aux prisonniers qui reculent ; ils portent l'arme*).

Aux GEOLIERS *qui ont fini de mettre les fers aux conjurés.*

Que les prisonniers, sur-le-champ,
Soient renfermés exactement,
Le général ainsi l'ordonne.

PRISONNIERS.

Ciel !

TALMOND.

Et si quelqu'un d'eux raisonne,
Qu'il soit fusillé sur-le-champ.

(*Les geoliers ouvrent les portes des cachots*).

TALMOND, *à Varton et à quelques soldats.*

(*Voyant que Talmond veut y mettre du mystère, les soldats s'approchent et ensuite les autres personnages*).

Mes amis, le danger s'avance,
On a vu sur les flots
Les nombreux soldats de France,

Livrant aux vents leurs drapeaux,
S'avancer avec confiance.

PRISONNIERS et CONJURES.

Nos vœux sont exaucés,
Nos fers seront brisés.

(*Les geoliers pressent les prisonniers de rentrer. Quatre soldats emmènent les conjurés*).

TALMOND.

Pour les réduire au silence,
Faites feu sur-le-champ ; soldats obéissez.

(*Les geoliers se retirent : les soldats apprêtent l'arme, quelques prisonniers se précipitent dans le cachot. Valcour et Florival se retournent et fixent les soldats anglais avec fierté*).

PRISONNIERS.

Ce jour comble nos espérances,
Il va terminer nos souffrances.

TALMOND, VARTON, *aux soldats.*

Eh bien ! vous semblez hésiter,
Lâches, sachez nous imiter.

(*Ils tirent chacun leurs pistolets sur les prisonniers, qui se précipitent dans les cachots*).

PRISONNIERS.

Dieu des vengeances.
Vils assassins tremblés,
Oui, nous serons vengés.

(*Pendant ces imprécations, la toile tombe et l'on entend une fusillade générale*).

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente dans le fond les dunes. On voit quelques échappés de mer. Sur une des dunes les plus élevées est une sentinelle. Quelques tentes ; un faisceau d'armes ; plusieurs sentinelles diversement placées. La tente du commandant dans la première coulisse. En avant un banc de gazon avec un arbre. Vis-à-vis un autre banc.

SCENE PREMIERE.

Milord SMITH, *seul.*

(*Pendant la ritournelle, il est sur une des dunes pour observer la flotte française, il écoute dans le lointain le bruit du canon, il redescend tout pensif.*

Réactif.

JE ne sais quel pressentiment
Agite mon ame oppressée,
Ma crainte, hélas! serait-elle fondée?

(*Le bruit du canon toujours dans le lointain redouble*).

Mon trouble augmente à chaque instant.
En vain nous avons cru la côte inaccessible,
En vain nous déployons un appareil terrible,
Rien n'arrêtera les Français.
Ces guerriers enivrés de leurs nombreux succès
Ne trouvent rien d'impossible.

Cantabile.

Fléau du ciel, funeste ambition,
Horrible soif de la puissance,
Seule sur la triste Albion
Tu fais tomber les traits de la vengeance.

Déja je vois mon malheureux pays
En proie aux horreurs de la guerre.
Déjà j'entends les lamentables cris
De l'enfant expirant dans les bras de sa mère.

Le cultivateur effrayé;
A sa suite traînant sa famille chérie,
Et fuyant son toit embrâsé
Verse des pleurs de sang sur sa triste patrie.

Fléau du ciel, funeste, etc.

SCENE II.

SMITH, TALMOND, CAMPLEY, *conduit par quatre soldats.*

SMITH.

Eh bien ! Talmond, avez-vous fait exécuter les ordres du général en chef.

TALMOND.

Oui, milord, j'ai fait resserrer les prisonniers français dans leurs cachots, et conformément à nos instructions, j'ai fait tirer sur quelques-uns d'eux qui ont voulu faire résistance.

SMITH.

Le danger était grand sans doute pour vous forcer à des mesures aussi rigoureuses ?

TALMOND.

Eh ! milord, faut-il des ménagemens avec de tels nnemis.

SMITH.

Ne sont-ils pas des hommes ?

TALMOND, *ricanant et avec mépris*

Les Français !...

SMITH, *à part.*

Quel égarement !

CAMPLEY, *avec énergie.*

Scélérat !

SMITH.

Quel est ce prisonnier ?

CAMPLEY.

Un homme qui, sentant la dignité de son être, s'est ouvertement déclaré contre les odieuses vexations d'un ministère despotique, et.....

TALMOND.

Et que j'ai surpris dans les prisons à la tête de quelques factieux qui cherchaient à faire évader les

prisonniers français. J'ai fait mettre ses complices aux fers, et j'ai cru devoir vous amener leur chef pour que vous décidiez de son sort.

SMITH.

Il faut, à cet égard, que le général en chef prononce.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, UN AIDE-DE-CAMP.

L'AIDE-DE CAMP.

MILORD, le général en chef vous ordonne de faire porter à l'instant votre troupe sur le centre de l'aile gauche où les Français tentent vivement la descente.

(*Il sort*).

SMITH.

Talmond faites assembler la troupe.

(*Ici le bruit du canon, toujours dans le lointain, redouble*)

CAMPLEY.

O ciel ! seconde la valeur des Français.

(*Talmond fait un signe, on entend un roulement, les soldats sortent de leurs tentes et se rangent en ordre au fond du théâtre*).

SMITH, *aux soldats qui ont amené Campley.*

Vous, veillez exactement sur cet homme ; vous m'en répondez sur vos têtes.

(*Il part à la tête de la troupe. Un soldat fait asseoir Campley devant la tente, et l'attache à l'arbre*).

Le soldat qui est sur les dunes disparaît.

SCENE IV.

CAMPLEY, LES SOLDATS *un peu éloignés.*

CAMPLEY, *frémissant dans ses liens.*

VOILA donc le prix d'une action généreuse. Voilà donc la récompense réservée à la vertu par les barbares qui déshonorent mon pays, et font abhorrer le nom anglais.

(*On entend dans la coulisse le refrein suivant*).

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CLARICE, *en vivandière.*

(*On n'entend plus le bruit du canon*).

CLARICE, *dans la coulisse.*

Refrein.

USANT au besoin de mystère
On peut tout pénétrer, tout voir ;
Mais avant tout il faut savoir
Et se contenir et se taire.

PREMIER SOLDAT.

Camarades, voici une vivandière.... Parbleu elle vient à propos, car je crève de soif.

DEUXIEME SOLDAT.

Et moi aussi. (*Appercevant Clarice*).

PREMIER SOLDAT.

Goddem elle est jolie.... (*Clarice paraît*). Bonjour la belle enfant, nous apportez-vous du bon rhum.

CLARICE.

Excellent, je m'en vante.... En voulez-vous ?

PREMIER SOLDAT.

Corbleu, si nous en voulons, et tout de suite.

(*Elle leur verse à boire ; pendant qu'ils boivent, Campley qui était resté absorbé, lève la tête et reconnaît Clarice qui, d'un coup-d'œil expressif, lui commande le silence*).

CLARICE, *aux soldats qui ont bu.*

Comment le trouvez-vous ?

PREMIER SOLDAT.

Goddem, délicieux.... Un second coup je vous prie, et pour que nous le trouvions meilleur encore, chantez-nous la chanson dont nous avons entendu le refrein. (*A ses camarades*). Camarades asseyons-nous sur ce banc, nous l'entendrons plus commodément.

CLARICE, *leur versant après qu'ils sont assis.*

Allons, messieurs, buvez, je commence.

Premier couplet.

Jame aimait la jeune Luci,
Et l'aimait de toute son ame ;
Luci soupirait voyant Jame,
Preuve qu'elle l'aimait aussi.
Tous deux ils étaient du même âge

Et sans penser à leurs parens,
Ils songeaient à leur mariage.
Pauvres enfans ! pauvres enfans.
Ah ! s'ils avaient connus mon refrein.

PREMIER SOLDAT.

Voyons, voyons ce refrein.

CLARICE, *regardant Campley à la dérobée.*

Usant au besoin de mystère
On peut tout pénétrer, tout voir,
Mais avant tout il faut savoir
Et se contenir et se taire.

PREMIER SOLDAT.

Il est joli ce refrein-là.

DEUXIEME SOLDAT.

C'est vrai, c'est vrai.

PREMIER SOLDAT.

Mais le rhum vaut encore mieux; buvons-en encore un verre à la santé de cette aimable enfant.

DEUXIEME SOLDAT.

Bien dit.

PREMIER SOLDAT.

Allons, la belle, versez.

CLARICE

CLARICE, *versant.*

Volontiers.

PREMIER SOLDAT.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il arriva de cet amour-là.

CLARICE

Vous allez le savoir. (*Les soldats boivent*).

Deuxième couplet.

Luci vint à son père un jour
Raconter sa tendresse extrême,
Il me chérit comme je l'aime,
Mon père approuvez notre amour.
Le père se mit en colère,
Mais de rien il ne fit semblant,
Qui fut trompé ? c'est la bergère.
La pauvre enfant ! la pauvre enfant.

PREMIER SOLDAT, *balbutiant.*

Elle ne savait pas le refrein cette fille-là.

CLARICE.

Non, mais le père le savait bien, car il chantait tous les jours.

Usant à propos de mistère
On peut tout pénétrer tout voir,
Mais avant tout il faut savoir
Et se contenir et se taire.

PREMIER SOLDAT.

Bravo ! c'est très-bien çà. (*A ses camarades*). Je ne sais pas.... mes yeux se brouillent, est-ce que j'ai envie de dormir donc ?

DEUXIEME SOLDAT.

Moi aussi.

LES DEUX AUTRES.

Moi aussi.

PREMIER SOLDAT.

Encore un coup pour dissiper çà, et buvons à notre ministre Pitt.

TOUS.

C'est bien dit. (*Clarice verse*).

CLARICE.

Allons, camarades, buvez.

PREMIER SOLDAT.

Oui, mais un troisième couplet. (*Ils boivent*).

CLARICE.

J'y consens.

Troisième couplet.

Mais par un ordre qu'il surprit,
Pour s'opposer à cette flâme
Le père au loin fit mener Jame,
Et de sa rigueur s'applaudit.
Luci qui l'apprend en soupire;
Hélas! dit-elle, il m'aime tant!
Ne plus le voir c'est un martire.
La pauvre enfant! la pauvre enfant!

(*A la fin du couplet les gardes sont profondement endormis, pour s'en assurer, Clarice achève le refrein*)

Usant à propos de mystère,
On peut tout pénétrer tout voir,

Mais avant tout il faut savoir
Et se contenir et se taire.

(*Ici Clarice court à Campley pour le détacher, pendant qu'elle y travaille, un soldat fait un mouvement. Elle reste en attitude, le soldat se rendort, elle achève de délier Campley.*

CLARICE, *vivement.*

Partez, généreux Campley, profitez du sommeil profond où j'ai plongé ces soldats, au moyen d'un narcotique violent que j'ai mêlé dans le rhum. Venez rejoindre vos amis qui, dans ce moment, délivrent les prisonniers Français.

CAMPLEY, *avec effusion.*

Comment reconnaître....

CLARICE.

Partez, vous dis-je ; profitez du moment, et veillez sur les jours de mon père.

CAMPLEY.

Je te le jure.

CLARICE.

Prenez les armes de ces soldats, et volez partager la gloire de vos amis.

(*Ici on entend une fusillade éloignée, et peu après un cliquetis d'armes Campley se saisit des armes d'un soldat et part, avec Clarice, du côté opposé à celui d'où vient le bruit*).

SCENE VI.

(*Un parti de soldats anglais, poursuivis à l'arme blanche par les Français. Quatre soldats français font prisonniers les quatre Anglais endormis.* SMITH *et un officier français arrivent sur la scène en se battant.* LE GENERAL EN CHEF FRANÇAIS, *suivi de* VALCOUR, PERE *et* FILS; *de son* ETAT-MAJOR; *de* FLORIVAL, *le bras gauche en écharpe;* PRISONNIERS DÉLIVRÉS; CONJURÉS *entourant* WILLIAMS; SOLDATS FANÇAIS *amenant des prisonniers anglais*).

(*Le canon tonne avec violence pendant cette pantomime. La musique joue le pas de charge*).

LE GENERAL FRANÇAIS *à Smith.*

RENDEZ-VOUS brave guerrier, une plus longue résistance pourrait vous être funeste et n'ajouterait rien à votre gloire.

SMITH.

Je me rends, général, mais du moins que ce soit en vos mains que je remette mes armes, et cette journée sera encore glorieuse pour moi. Voilà mon épée.

LE GENERAL.

Je la reçois pour vous la rendre. La parole d'un homme d'honneur me suffit.

SMITH *avec dignité.*

Je vous la donne ; elle sera sacrée.

LE GENERAL *à quelques soldats.*

Braves amis, conduisez ces prisonniers sur nos vaisseaux, ayez pour eux tous les égards que l'on doit au malheur, et prouvons-leur que les Français, qu'on leur peignait comme des barbares, ne voient plus que des hommes dans les ennemis qu'ils ont vaincus.

(*On emmène les prisonniers anglais.*)

Aux prisonniers français.

Et vous, dont le courage a triomphé de la barbarie si indignement exercée contre vous, recevez mes actions de graces pour le service que vous nous avez rendu.

VALCOUR, *père, avec gaîté.*

Ma foi, général, ils sont venus fort à-propos prendre cette diable de batterie à revers ; elle nous gênait furieusement.

VALCOUR *fils.*

Il est bien doux pour nous, général, d'avoir contribué au succès de cette journée. (*Présentant les conjurés*). Voilà les braves à qui nous devons ce bonheur. Ils ont armé nos bras, combattu avec nous, et mérité d'être distingués de ceux de leurs compatriotes qui nous ont rassasié d'opprobre et d'infamie.

LE GENERAL *aux conjurés.*

Braves amis, les Français ne viennent pas punir indistinctement. Terribles, implacables pour leurs ennemis, ils savent aussi distinguer les vertus, honorer le courage et récompenser une belle action.

SCENE VII.

TOUS LES PERSONNAGES, excepté SMITH.

L'OFFICIER FRANÇAIS.

GÉNÉRAL, vos ordres sont remplis; déjà, selon vos dispositions, le chef de la colonne de gauche, après avoir mis en fuite tout ce qui osait se présenter pour combattre, avait sommé la ville de se rendre. Le commandant avait répondu à cette sommation par le feu de toute son artillerie. Mais nos frères d'armes qui avaient juré de couronner cette journée, se préparaient à monter à l'assaut, à travers une grêle de boulets, quand quelques braves se sont emparés des portes et nous les ont ouvertes. Ils viennent vous en présenter les clefs, et amènent, parmi les prisonniers anglais, le chef des geoliers de la prison où gémissaient nos infortunés compatriotes. Les autres satellites de l'odieux gouvernement anglais ont trouvé le moyen de s'échapper, et ne nous laissent en fuyant que le regret de ne pouvoir les atteindre.

CAMPLEY, *à la tête des habitans de la ville.*

Général, nous venons déposer en vos mains les

clefs de la ville. Nous n'attendions que l'arrivée des Français pour secouer le joug tyrannique et proclamer notre indépendance. Vous venez briser nos fers, nous jurons de demeurer libres.

TOUS LES HABITANS.

Nous le jurons.

L'OFFICIER FRANÇAIS.

Général, voici l'infâme geolier que je vous ai annoncé.

FLORIVAL, *vivement.*

Il est vrai, mais voilà sa généreuse fille qui a tout fait pour adoucir nos maux.

CAMPLEY.

Et qui m'a rendu ma liberté.

CLARICE.

En faveur du peu que j'ai fait, daignez m'accorder le pardon de mon père.

LE GÉNERAL.

Je te l'accorde. *A Varton.* Mais souviens-toi que soulager les malheureux c'est prouver qu'on est digne d'être homme.

CAMPLEY.

Général, accordez-nous encore une grace essentielle à notre bonheur.

LE GENERAL.

Laquelle ?

CAMPLEY.

Permettez-nous de renverser les prisons et d'élo

ver sur leurs ruines une colonne infamante portant ces mots : « Ici le ministère anglais, violant ouver-» tement le droit des gens, fit périr de faim et de » misère des Français prisonniers. EXECRATION » ETERNELLE A SA MEMOIRE».

LE GÉNÉRAL.

J'applaudis à cette idée. Que cette colonne s'élève, et qu'elle transmette à la postérité les crimes de nos ennemis. (*A ses troupes*) Mes amis, après les fatigues de la mer, et les travaux de cette journée, il est juste que vous preniez quelque repos.

VALCOUR, *père.*

Général, au nom de tous mes camarades, je vous demande de nous mener aux combats. Battre les Anglais n'est point une fatigue, mais un plaisir.

CHŒUR GENERAL.

Suivons le chemin de la gloire ;
Ici n'arrêtons pas nos pas.
Marcher à de nouveaux combats
C'est marcher à la victoire.

Pendant ce chœur, les troupes françaises défilent en ordre ; le chœur s'éloigne à mesure, et le canon de la ville tire en signe de réjouissance.

FIN.